

Les Grecques Masculin-féminin

Élie Castiel

Numéro 187, novembre–décembre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49408ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (1996). Les Grecques : masculin-féminin. *Séquences*, (187), 8–9.

occidental qui régit notre point de vue par rapport à l'Islam. Ce film, à lui seul, témoigne de la volonté d'un tel festival: celle de découvrir de nouveaux horizons en adoptant un regard nouveau.

Mis sur pied en 1985, *Silence, elles tournent* en est à sa 9^e édition puisqu'il a dû sauter une année (en 1995), faute de budget, de subventions et d'efforts. Le festival a donc, cette année, mis les bouchées doubles. Mais il fréquente toujours la précarité. Des restrictions budgétaires lui ont porté préjudice, occasionnant des changements de programmation et de salles de dernière minute. Du Cinéma du Parc, on se transporte au Parallèle. Et de plus, peu de publicité; les médias se font discrets.

Tel que le mentionnaient les juges, il est regrettable «que certains films ne soient pas couverts par les médias privant ainsi les cinéphiles de *faire connaissance*» avec une autre cinématographie. D'autant plus dommage lorsqu'on apprend que même les films primés n'ont pu trouver acquéreur au sein du marché québécois. Les chances qu'ils soient présentés sur nos écrans sont donc bien minces. Bien entendu, tout festival propose des crûs dont la qualité peut varier, offrant du meilleur et du pire, mais des films tels que *Un samedi sur la terre*, *Black and White: a Love Story* et *On the Beat* méritent assurément un meilleur sort, voire un public.

Il n'en demeure pas moins que les réalisatrices sont de plus en plus présentes sur la scène cinématographique internationale et leurs preuves ne sont plus à faire. Pensons seulement à des oeuvres telles que *The Piano*, *Once Were Warriors*, *Antonia's Line* et *I Shot Andy Warhol* qui ont su ravir la critique comme le public et ont conquis nos écrans à coups de publicité et de bouche à oreille. Le 7^e art ne sera plus jamais le même à cause d'elles.

Le Festival est victime de son cloisonnement. Bien évidemment, il y a une écriture propre aux femmes mais la qualité d'un film n'est point inhérente au genre de la personne qui le réalise. Toutes et tous ont droit de prendre la parole, de sortir de leur ghetto afin d'être entendus (Spike Lee en est l'exemple probant au coeur du mercantilisme américain). L'essentiel réside ailleurs, dans le fait que l'oeuvre puisse être vue et découverte par toutes et tous les cinéphiles.

Louise Trottier

Silence... elles tournent LES GRECQUES

Masculin-féminin



Quatuor en 4 mouvements

Pour une cinématographie nationale qui ne recueille que six à sept pour cent des recettes aux guichets, il est étonnant de constater que parmi les quelques cinéastes grecs actifs, un bon nombre sont des femmes.

Au total, huit films de réalisatrices grecques étaient inscrits dans la programmation de la 9^e édition de *Silence... elles tournent*. Nous avons choisi de nous prononcer sur les quatre qui semblaient les plus représentatifs.

Quelles sont les questions qui préoccupent les femmes grecques qui font du cinéma? Comment perçoivent-elles leur image et celles des hommes? Ont-elles le même sens esthétique que leurs confrères?

Éprouvent-elles autant de difficulté à faire des films?

La réponse de Layia Giourgou, venue présenter *Maison de campagne* (To Spiti stin exochi), est catégorique: «En Grèce, comme un peu partout en Europe, et sans doute dans le reste du monde aussi, nous nous heurtons à autant d'obstacles que les hommes lorsqu'il s'agit de recueillir des fonds pour un projet de film. Mais sans aucun doute, les femmes doivent se battre un peu plus». Fotini Siskopoulou, présente elle aussi à la première de son film *Une vie bradée* (I Zoi enámissi chiralikó), abonde dans le même sens. Elle attribue ces entraves à un manque d'intérêt envers une certaine forme de culture de la part d'une société qui ne s'est pas encore débarrassée de son conservatisme

ambient et de ses valeurs patriarcales. Par conséquent, poursuit-elle, «Les femmes doivent constamment prouver qu'elles peuvent faire autant que les hommes, sinon plus et mieux. Mélina Mercouri a énormément fait pour changer les choses. Après tout, elle était elle-même comédienne. Mais étant donné que le marché du cinéma grec est terriblement restreint parce que piétiné par les produits américains, nos confrères réalisateurs tiennent à conserver leur place».

Pourtant, les deux cinéastes ont choisi un homme comme personnage principal de leur film, et dans les deux cas, il s'agit d'un écrivain en quête d'inspiration. Dans *Une vie bradée*, Siskopoulou imagine un personnage qui a besoin des autres pour arriver à créer. Mais au-delà de la narration, elle manipule le médium cinématographique jusqu'à lui donner une signification intelligente. Cette particularité s'explique par le traitement de l'image, souvent constituée de plans rapprochés et de gros plans qui semblent envelopper le protagoniste principal comme s'il fallait pénétrer le fond de sa pensée.

Avec *Maison de campagne*, par contre, Giourgou présente un personnage qui ne trouve l'inspiration que dans le silence et la solitude. Mais paradoxalement, cette recherche d'intimité contraste notamment avec la magnificence d'un décor qui, dans le contexte du film, ne privilégie pas la quiétude et le recueillement.

De son côté, Lucia Rikaki s'intéresse également aux hommes et aux rapports qu'ils entre-

TORONTO: petits joyaux

tiennent avec les femmes. Dans **Quatuor en 4 mouvements** (Quarteto sé teséris kinisis), elle utilise l'éros comme moyen de sublimer la nécessité de vivre d'un couple adultère. Mais ce sont les partenaires masculins qui éprouvent le plus de mal à s'adapter aux circonstances qu'une vie parallèle leur impose. Tous, néanmoins, autant les hommes que les femmes, succombent aux plaisirs de la chair, apprivoisant du même coup leurs instincts les plus naturels.

Dans **La Femme qui revient** (I Yinéka pou epistréfi), Martina Passari et Nikos Savakis explorent les ressorts mélodramatiques du triangle amoureux avec une distanciation certaine. En effet, leur film est aussi froid et insaisissable que les personnages. Ici, c'est le héros masculin qui souffre, incapable de vivre sans celle qu'il aime, même s'il ne la connaît que depuis très peu de



Maison de campagne

temps. Saisi par l'implacable désir de la posséder, tel un chasseur qui guette sa proie, il finit par détruire l'objet de sa convoitise, s'isolant dans un mutisme accablant.

Et les femmes dans tout cela? Comme par un instinct inné, elles poursuivent leur destin de mères nourricières, d'épouses résignées et d'amantes accueillantes et émancipées. Mais chaque fois elles saisissent l'opportunité de voir les hommes qu'elles aiment ou qu'elles désirent se plier à leurs exigences de femmes protectrices, selon un rituel qui se perd dans la nuit des temps.

Élie Castiel



Toronto, cerveau financier et berceau culturel, a offert son 21^e Festival de films à ses fidèles cinéphiles locaux et ainsi qu'à ceux des délégations internationales. Point d'envol réputé des gros canons américains, Toronto réjouit par ailleurs son fervent public avec un arsenal impressionnant de productions aux ressources variées, en provenance d'une cinquantaine de pays.

Le Tchèque Jan Sverak (*The Ride*, 1994) accomplit un coup de maître avec son quatrième long métrage *Kolya*, récit qui se déroule à la fin des années 80, alors que la Tchécoslovaquie est encore dans le giron soviétique. Frantisek, charmant violoncelliste de 55 ans (Zdenek Sverak, le père du réalisateur), conclut une entente maritale avec une Russe désireuse d'obtenir la citoyenneté tchèque. Mais la véritable dot est révélée lorsque la jolie mariée s'enfuit en Allemagne, abandonnant son fiston de 5 ans, Kolya (Andrej Chalimon). Éminent scénariste, Sverak-père (*Mon cher petit village*, 1985) raconte avec esprit et chaleur la relation tissée entre le quinquagénaire et le bambin. Dans la veine des *Amours d'une blonde* de Forman, le

tandem Sverak évoque le comique naturel du quotidien, en évitant adroitement les pièges de l'humour rebattu. Le hoquet rituel d'une des amantes de Frantisek après l'amour, leurs jeux de séduction lors de concerts funéraires et les faux pas du petit Moscovite, inconscient des tensions politiques, se mêlent avec fluidité aux moments de tendresse. Chalimon n'a rien du jeu pré-programmé et commercial des moutards de Hollywood. Cousin spirituel du jeune Salvatore de *Cinéma Paradiso*, son Kolya émeut. La caméra de Sverak capte les tourbillons vertigineux d'un enfant malade, la luminosité d'un matin d'automne et les joyaux architecturaux de Prague. Issus d'un montage précis et transparent, les quelque 850 plans, dont de nombreux inserts,